Document généré le 2 juil. 2025 08:42

**Brèves littéraires**

# Devenirs

Marcel Lambert

Numéro 76, 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/5361ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)
1920-812X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lambert, M. (2007). Devenirs. *Brèves littéraires*, (76), 86–87.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

## Marcel Lambert

# Devenirs

I

une brûlure fait se lever l'aube
l'aura s'illumine et chasse l'ombre
lumière lumière éclaire donc cette vision
la pureté vide l'âme en taisant la faim
mon regard s'incline sous le soleil
ton absence cruelle permet toutes les visions
mais le feu ne peut brûler son ombre
ton souffle prolonge l'aube
et ma saison commence par ta marée.

II

*à Albertine Sarrazin†*

l'obsession des peines offertes dans un calice
posé sans ombre  sur une ardoise
distille ta lancinante promesse de silence
jeunesse volée arborant la balafre de l'interdit
combien m'est familier ton bel élan d'affection
comme le verre ne laisse pas voir le vrai visage
du condamné
la honte ne peut enrober d'oubli les amants
dans le tiroir des secrets  rien n'assouvit la faim
le rivage recule devant la brasse du damné
quelle étrange agitation que l'immersion de ta chevelure.

III

la vie donnera du souffle à ce jour
angoisse  fausse étreinte  libre cœur
débonnaire je veux parler comme une étoile
la mer cache dans ses ourlets la nuit profonde
il me faut ouvrir la vie
comme une vrille de vigne perce la terre
pleine de joie sous un soleil moqueur.

IV

ici regards à pleine gourmandise d'espoirs
monnaie des anges contre petits bonheurs du jour
le parachute emporte le temps et l'écrase au sol
là-bas on glisse toujours en descendant
sur la rampe glacée du temps
ailleurs les lavandières de mémoires
effacent tout sur les berges du temps
partout vie d'homme courte trajectoire
parenthèse d'éternité
avalée par le gouffre
l'horloge jamais ne recule
aller simple  destin aveugle et fou
le temps court et ronge la piste à mesure
dans un temps troué d'absences
un arc brisé pointe le néant.

V

détaché sans élan le gland affronte le vent
des éclats égarés de lumière parfument les bocages
sans retenue la pluie tombe de haut
les feuilles tristes plissent et glissent sur l'écorce lisse
l'arbre chauve retient son souffle
les fenêtres inconscientes ne peuvent voir le monde
la vitre embuée en tait la métamorphose
sur la pente du temps les instants roulent en débâcle
là-haut  saisie par l'inconnu  la côte perd son souffle
devant la première neige allongée et tiède
le froid me traque en mon âme
ma résistance vaine éclate en cristaux perdus
ma résistante veine éclate en christs hauts et perdus.